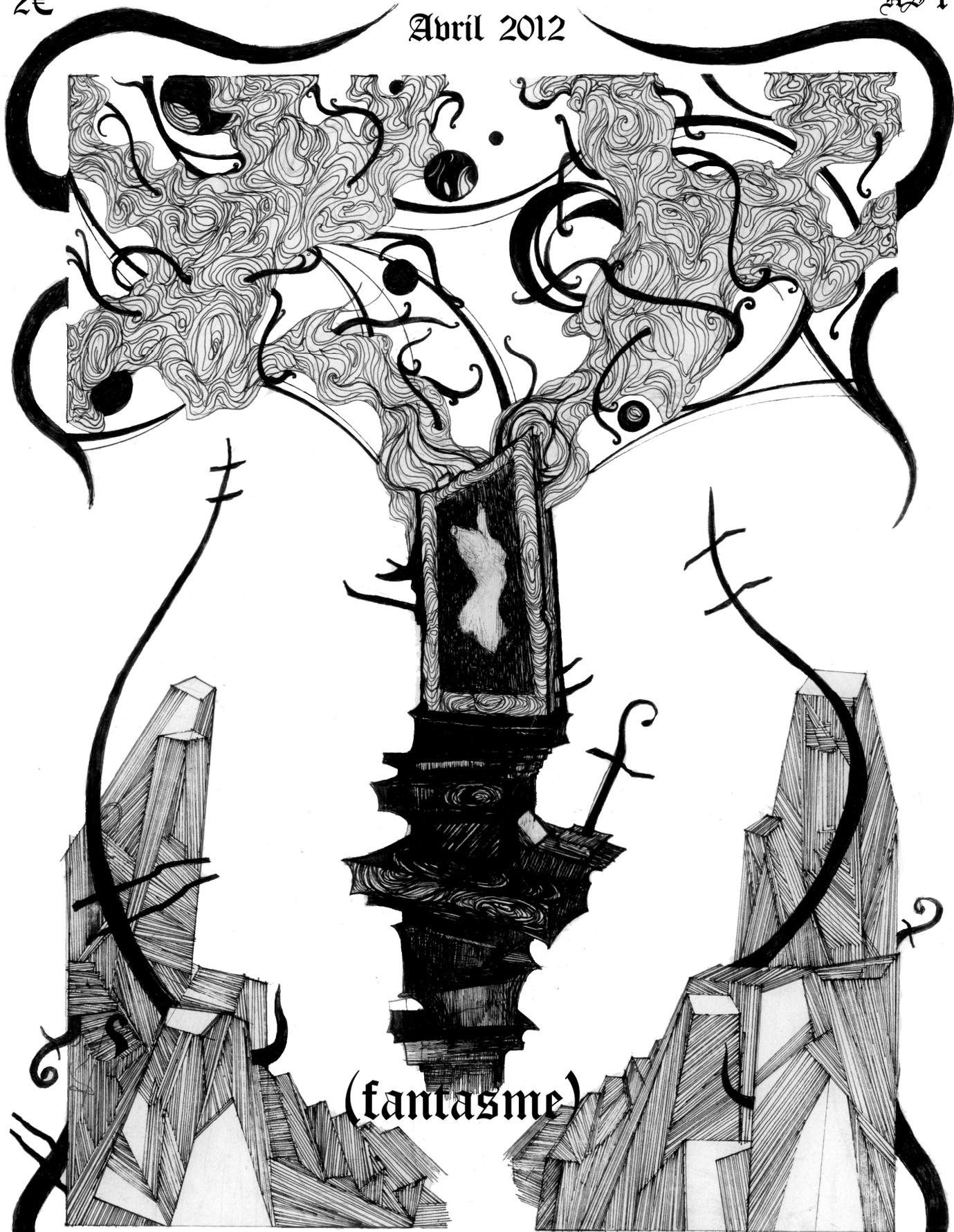


2€

HS 1

Abril 2012



(fantasme)

Cocktails Monocordes

Revue de poésie et d'opinions plus ou moins éclatées

Auteurs ayant participé à ce numéro :

**Aleks Larrivière
Anton Karmazoe
Gaston Kwizera
Pierre Saunier
Florian Tomasini
Pascal Leray
Antonin Veyrac
Christophe Siébert
Denis Hamel
De l'Inexquis
Jérôme Flipo
Sébastien Thévenet
Laure Miroir
Casimir Kubiak**

Illustrations :

**Couverture : Otto Matt
P.9 : Pierre Saunier
P.14, 16 : Gaston Parton
P.25 : Casimir Kubiak**

**[Pour tout contact avec la revue :
maildecloud@gmail.com]**

Edito

« ton sourire est un jardin d'éden
les fleurs y boivent le rêve du temps »

Des mots d'amour que je répète et que je martèle sur mon crâne.

Il regarde sa tasse de café qui est vide. Il y contemple autre chose qu'un fond de tasse.
Le jour dont la durée est clairement fluctuante ce matin.

J'attendais ce moment depuis longtemps, c'était quelque chose de normal, je n'avais pas peur, je ne me débattrais pas.

Mélancolie ne suffit plus à justifier

Un petit corps charnel robotisé, indéfiniment, roulant la doctrine.

*Maintenant que les câbles se touchent
c'est en moi que je puiserai la force de faire enfin s'écrouler l'aurore*

Petite croûte qui s'écaille.

Tic-tac-tic-tac-tic-tac-tic-tac

DONG

Tant de laideurs et de beautés tournaient dans sa tête en formules inédites.
Dans la parure céleste.

*Sache qu'à m'amuser
Moi ne songe pas. Car je/*

J'ai dans les yeux la fureur qu'ils nomment liberté

Cellule Catharsis (Aleks Larrivière – Anton Karmazoe – Gaston Kwizera – Pierre Saunier)

J'ai en moi la violence inouïe des silencieux. Mon bras masque à peine le dieu néon, trou lumineux dans le plâtre impeccable du ciel, tant de fois atteint quand en sautant sur place je tâchais de l'abattre à coups de poing, mon bras à peine assez épais pour couvrir mes deux yeux ; le dieu néon éclate et me masque l'horloge. Est-il midi est-il minuit ? Il est mi-vie ; je me demande ce que veut dire cette chanson sur l'amour que nous gueule la gardienne.

Et je pense que je comprends la révolution de l'esprit. Pas celle des loopings, de ceux dehors qui conduisent leurs avions-nous. Avions-nous vie, autrefois, mère paille du nid des cheveux plein de poux. Oui, révolution disais-je. Gardienne. La révolution de l'esprit, c'est de sortir d'ici et de confirmer le fantasme des autres sur l'uniforme. Eux par ignorance. Moi parce qu'à force d'avoir subi celle du néon, je néantirai la beauté, et par ce soleil je dirai que celle qui me le cache est la lune de mes amours. Donc la gardienne devient ma lune, l'une de l'amour, et chaque faiblesse de son visage devient le cratère où atterrissent les avions faibles de celui qu'ils m'ont fait. Fée des beaux rêves. Re-Eve des bibles recréées. Craies qui me feraient créer. Seulement une craie, je ne demande qu'elle pour que... Putain, merde, elle chante du Patrick Bruel ! « Bru, elle ? » me crierait ma mère. La misère de la prison c'est d'en venir à enfanter des jeux de mots sur ses parents. La misère de la taule c'est d'en venir à ne plus faire de toit qu'avec la chaux des réactions à tel. Téléphone, putain, juste un coup de fil à ***. Entendre sa voix.

Les menottes les mains dans le dos, une certaine fierté puérile,
Suivre des yeux les yeux des ombres des quais – c'est la nuit première :
Grosse fatigue... le monde moderne comme système carcéral.
Rencontre dans les inter-salles avec les rebeus du coin –
Les habitués sur les carrelages, entre arcades taillées et
Tâches de sang séchées. Ma ceinture, mes lacets, un puits soudain
Qui s'ouvre dans ma tête, une faille dans la valse du temps
Organisé. Les horloges, à force – fondues dans les murs – il n'y
En a plus. Le jour – le vent – il n'y en a plus.
C'est l'impuissance la plus totale. Rien ne parle plus –
Rien ne crie plus – seulement des vitres – un œil dans
Le néon éclatant – et une chaleur, des bras, qu'on espère
Sans savoir (il n'y a pas d'autres dieux dans votre tête –
Inch'Allah !)

Je suis pris dans Dieu jusque dans la prière. Miséricordieux. Miséricorde, Dieu ! Misère et corde. Bah. Mes enchaînements, mais comme les enchaînements des menottes, ces petites bulles du dialogue des mains. Bah. Qu'est-ce que je ferais dehors ? De l'or ? J'ai tellement glandé que toute ma vie ressemble à une longue masturbation. Un seul truc utile : un carnet et un stylo, ou un livre, et je fais de la prison une occupation plus fertile que toutes les îles de liberté qui flottent dans les yeux des gens libres, flotte comme hésite un drapeau d'une nationalité d'ancêtre, un drapeau que des pirates seulement utilisent aujourd'hui, pirates mais leurs descendants sont devenus sédentaires comme des cactus plantés par des bédouins aux religions de puits dans le désert. Ô puits ! Eh puis ! L'épuisement c'est de se rendre compte qu'on ne puise plus que des gouffres, ces poudres de diamants dont je n'extrais que grises mines.

Il faut conter des choses diverses. Un fait divers. Sommes-nous l'été sommes-nous l'hiver. C'est minuit c'est midi. Je ressasse je remâche. Jamais la vie ne nous rattrape. Nous sommes sur une presqu'île dont cette vitre est l'attache. A l'étage supérieur des hommes frappent à coups d'ongles pour appeler un cerbère qui leur aboiera une négation informe, molle comme les montres de Dali auxquelles je pense. Le temps fond et s'étend, baise le néon et m'avale tout entier dans une fellation douloureuse mais sans peine, plate et blanche, d'un blanc d'hôpital. Loin l'hospitalité, loin le feu et le pain, loin la poussière et les lèvres mordues, loin les remerciements. Je touche mon sexe et ne sens rien. Je touche mon âme et le mur nous sépare. La pierre trop lisse m'écorche les phalanges.

Attends... oui mais qui ? Oui, mais quoi ? Pa de coup de fil ici, plus d'encre, plus de carnet. Les rêves s'évanouissent si je ne peux les consigner. Et sa voix... Je ne pleurerais plus si j'avais perdu la familiarité de son rire, le chant de ses syllabes. Je ne souffre déjà plus de ce que l'on m'a pris, je souffre de ce qu'ils ne me prendront pas. Je suis sûre qu'il est déjà hier. Je m'avance peut-être en disant cela. Les mues me parlent et se rapprochent de moi. Et dire que dehors ils rient quand je meurs au-dedans. Où est ma fierté ? Dans un petit sachet transparent, coincé entre le paquet où sept cigarettes sèchent et un chapelet qu'ils n'ont pas voulu me laisser. Je décide qu'il est huit heures, et que ni le jour, ni le mois ne compteront plus pour moi.

Trois notes comme des enclumes me sortent de mon rêve. La cinquième de Beethov', les trois notes qui t'écrasent ; le prologue seulement, pas la suite. Bam Bam Bam Bam. Une renaissance déjà. On a dû m'apporter mon repas. Bœuf et carottes, poulet basquaise ? Le suspense est immense. Je décide d'en garder la jouissance pour après. Toujours après. C'est le jour dans le pré. Je tague les vaches de mon enfance avec des sourires à pleines dents, j'escalade la barrière barbelée, me propulse dans le champ vert d'espoir. Je m'approche d'une génisse qui broute l'herbe avec une profonde liberté. Je touche ses poils, caresse mes propres

sens. Ses yeux profonds comme l'espace me traversent de leur néant. Ils me renvoient à moi comme des miroirs. Je m'éblouis de ma propre soumission au vide.

Vie des hommes, dehors. La couronne que je porte fait de moi le roi des jouissifs. Oui, roi des jouissifs, puni pour n'avoir su jouir en silence. Vie des bâtiments, dehors. Pourquoi leur a-t-on si peu donné la forme des vaches qu'ils imitent, à regarder passer nos arrière-trains ? Bêtes aux vents d'hommes, avec dans les narines toutes les idioties qu'on chante aux murs sans rien y inscrire, ces monologues que les gens se répètent : bêtes aux vents d'hommes. Flûtes. Et sa voix... Putain, non pas celle qui chante du Bruel. Flûte. Flûte qui a trouvé de mauvaises lèvres. Des doigts qui ne savent que remplir et bloquer les trous alors qu'il faut, pour en jouer, les emprunter comme des tunnels. Doigts voitures. La prison, vous savez, vaches dehors, c'est d'abord une architecture qui prouve bien que l'homme a été battu par sa géométrie. Vous savez, un peu comme un tableau de femme prouve que la femme a été battue par sa beauté de femme. Je suis en train de perdre jusqu'au compte des fenêtres des en-train devant moi. Vite, néon, disparais. Vite, matelas, ô matelas, deviens un Ah ! Matelot, et embarque-moi vers les quais que je n'arrive plus qu'à imaginer décevants. J'avais peur de renier en moi tout ce que j'étais, à être placé ainsi sous la pression des barreaux, mais je me retrouve, pire, à renier tout ce qui est en-dehors de moi. Et c'est ainsi que vous appartenez, barreaux, mon règne, ma puissance et ma gloire pour les heures des heures. Seule l'horloge saura me montrer où l'or loge encore dans ma tête.

J'ai une enclume écrasée sur mes espoirs ; quelques vagues de souvenirs s'abattent sur moi avant de me submerger. C'est trop dur, trop long, si ça s'trouve c'est même pas long... Je ne comprends pas. Suis-je une part de ce monde atroce ? Peut-être. Je ne sais même plus ce qui m'amène ici. Non pas ici entre ces murs – ça je le sais et dois le répéter huit fois par jour à huit surveillants différents. Non, je ne sais plus ce qui m'amène 'ici', dans ce recoin sombre des quelques espoirs qui, en revenant, me collent toujours plus loin dans cette cellule.

Dans l'atelier la vapeur drague le micro. A mi-crocs je vais, peur, draps et gués semés en travers des rivières, je croque à mi-vouloir mes poignets décidément solides, solides et pleins comme ces cactus regorgeant d'eau ; cactus de mon futur qui ne s'embrasse qu'en saignant. Et le sang ne coule pas. Tout s'efface, même les stigmates sacrés qu'on marquait au fer rouge, jadis, sur la neige de nos fronts. L'auréole de ma tête s'est évanouie avec le temps. Le temps. L'Inconnu. L'auréole. Jamais n'a été si légère. Je deviens ange. Et je m'envole. J'ai des menottes aux ailes.

Ils ont perdu leurs organes dans ma gorge
Qui palpite en remplaçant le tic-tac de l'horloge

Pour saluer ce jour écrasé entre la petite-bourgeoisie
Et la calomnie des colonies de petites gens
Exilés dans une pièce froide et éliminés
Des enseignes du commerce et des publicités,
Perdus. Jamais une ligne
Ne fut plus lourde. Et pourtant
Croulant sous tout ce poids, sous toutes ces arêtes
Clouées aux murs, je compris
L'essence de la légèreté. Un silence coupant,
Une démarche glissant sur le sol d'une cellule,
Des chants insultants et des grillages durs –
Jamais une ligne – pas une trace
De ce passage bref, et amoureux, ici,
Sur Terre. Je suis sorti et j'ai reçu le soleil
Sans m'en douter – et cela n'avait pas d'importance.
Je mêle maintenant ces quelques vers
Avec la prose enfiévrée de mes compagnons de route –
Jeux de mots et syntaxe en déroute.
C'est tout. Non ? *Inch'Allah* !

Des êtres, des choses, et vite, à tenir dans mes bras.

C'est tout, non ? répété-je en tournant dans ma cellulite d'être seul. D'ailleurs, on ne saurait tourner en rond dans des cellules rectangulaires. Pardonnons aux hommes libres de ne savoir créer une langue adaptable à ceux qui n'ont plus le droit de s'en servir. Disons, pour leur faire plaisir et ainsi d'eux me faire comprendre, que je tourne en rond. Alors je vous le dis : la prison, c'est l'absurdité d'hommes qui font des rondes pour se protéger d'hommes qui tournent en rond.

J'ai dans les yeux la fureur qu'ils nomment liberté
Dans les oreilles les bouches les essences des philosophes en dessus du lit des hommes bercés
J'ai dans les yeux les lèvres gercées des statues lasses d'attendre des hommes de leur stature
L'essentiel des arcs perdus dans le concert des flèches, dans le ciel crevé, sature
Les émotions des perles qu'on trouverait à ouvrir les plantes de pieds qui n'ont jamais marché
Et les lotions des vieux qu'on s'applique avant de poser son âme au marché
Des puces et du cirque. J'ai dans les yeux la circonférence des France tracées à main levée
Comme le salut d'un signe qui peine à m'enlever
J'ai dans les yeux la rigueur des droites parallèles et les sens uniques des treize spirales
J'ai dans les yeux des arabesques des verbes, l'introduction de l'esprit à son rôle

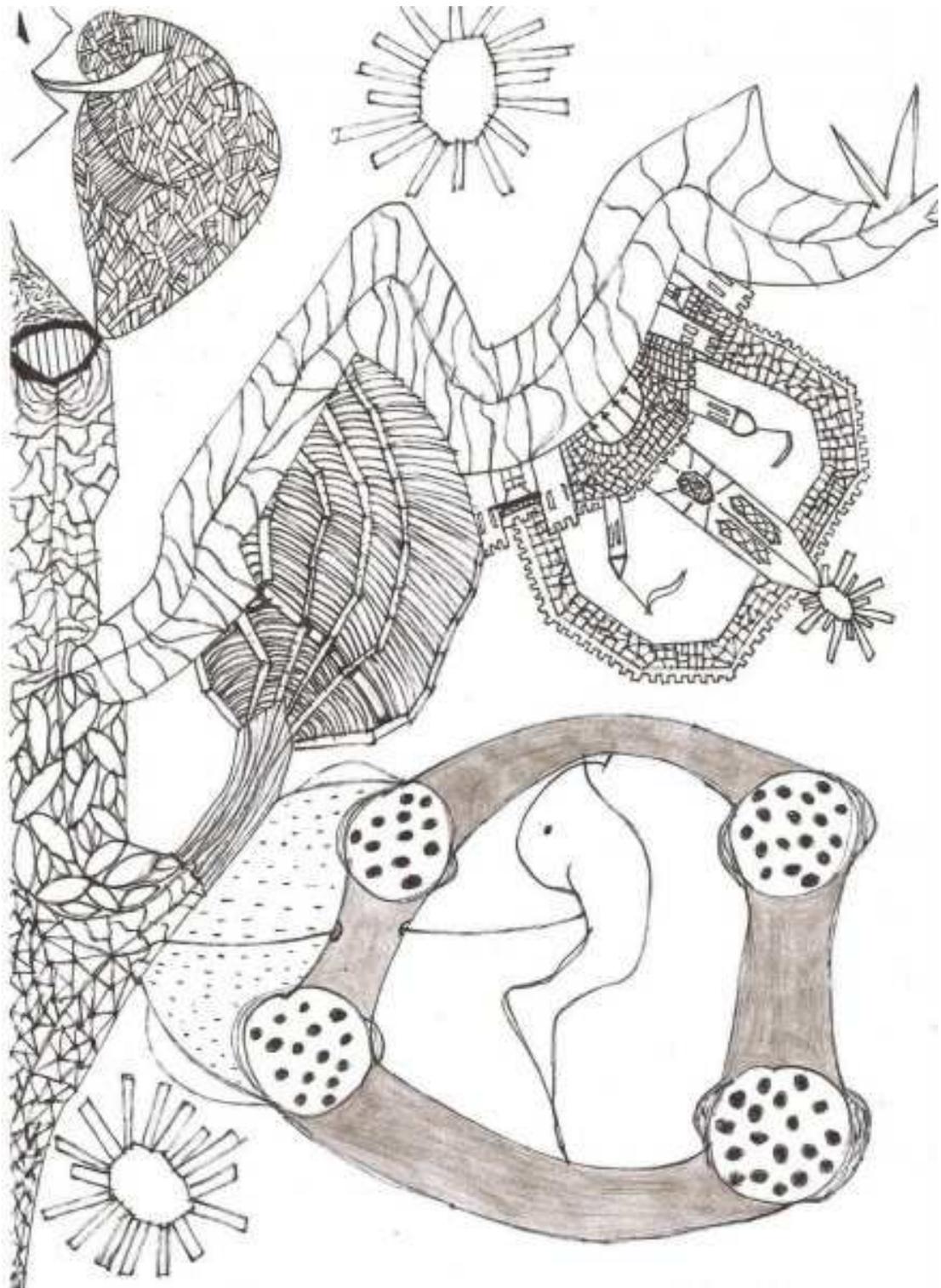
J'ai dans les Dieux l'oeil sévère des leurs
Et l'indulgence humaine de leurs prières
J'ai dans les yeux la cristallisation des bombes dans la pierre.

Difficile de croire au temps qui passe puisqu'assis à ses côtés je ne reçois rien. Passe-t-il des essuie-tout à ces consciences qui peuvent dormir – mes compagnons de cellule ? Ah ! minable état où je suis : où le bonheur serait du PQ, un essuie-tout, pour ne pas avoir dans les fesses l'odeur qu'ils nomment pauvreté.

Au temps des sens on l'appelait « parfum ». C'était le chant comme légendaire d'un mouvement d'air éclairé par sa nuque, l'air était renversé et s'apprenait en oubliant toute chose, science des rêves revenus vêtus d'une fièvre palpable, charbonneuse, grinçant entre les dents comme le mors d'une charrue. Nous saillissions la plaine et le vent, par poignées, nous accrochait à lui. Nous étions cinq dans la nacelle, pantelants de beauté, bave aux dents. J'ai un couteau dans ma mémoire et j'y trace des chemins, chemins de vers chemins de terre, randonnée de neurones plongeant à pleine vitesse dans la lenteur elle-même, s'y noyant, comme castrés, trépanés, délivrés. Je me délivre de la vie dans une sonnerie de réveil. Le monde est inversé. La tête en bas je me rends à la porte. Un pas suffit à traverser l'empire, de ma frontière à leurs fils barbelés. « Petit déjeuner », glapit la keuf aussitôt disparue, happée par le vague du terrain. Quelle heure est-il ? « Petit » ne veut rien dire, tout est à cette échelle ; est-il midi est-il minuit ?

Bah, et si le temps n'était simplement, ici, servi que froid, pas réchauffé assez longtemps. Après tout, j'appris un jour lors de mes études que les lois de la physique changent suivant la température du milieu. Thermodynamique des repas carcéraux. Carré, les carreaux : c'est ainsi que je les imageais dans mon imagination d'avant expérience, peut-être comme un puceau s' imagine en rentrant la première fois qu'il pourra sortir quand il voudra. Mais on est seulement à la merci d'une gardienne qui ne sait pas plus dire de politesse qu'un chien qu'on dresserait pour cela. Rantanplan, plan plan, tous mes plans à l'air. Etrange, non, de parler d'air libre ? Lui aussi se retrouve enfermé, « à l'ombre » comme on dit. Peut-être qu'au lieu de la chaleur c'est la lumière qui change la physique des êtres. A l'ombre, à l'air du jour. Temps d'ombre, temps du jour. Ici, pas de temps, car c'est le temps des néons.

On m'a servi la vie sous forme de lumière froide. Froide, je ne pouvais m'en vêtir, ni vêtir mon regard de pétales jaunes et d'épaules allaitantes ; dans cette lumière de mort j'étreignais des fantômes. D'invisibles et diaphanes, ils se sont faits cellophane. On m'a servi la vie sous forme de lumière froide. Froide, je ne pouvais pas m'en vêtir, mais c'est froide qu'elle m'était venue. Je m'endors nu dans le néant.



Florian Tomasini

Lettre à l'irréprochable

Commençons par détruire la dépression, maladie trop humaine, trop de doutes, de remises en question. Détruire ce qui agite, enfouit, déconstruit, soulève. Concentrons-nous sur la pensée unique, parfaite.

Plus aucune question ne doit passer le corps de l'homme, il faut la réponse type, toutes les ramifications possibles à cette réponse prétendument authentique et sincère, alimenter l'homme parfait, écraser, nier l'angoisse.

La chair et les nerfs, au bout du processus doivent être faits, martelés d'une nuit implacable, infaillible, une nuit obsessionnelle, celle du virement automatique et de la police (flicaille de l'âme, du karma, du cri). Un petit corps charnel robotisé, indéfiniment, roulant la doctrine.

...

Un mort heureux / Récit d'un délire

La véritable éternité me dis-je, bientôt les autres entamaient les contorsions du supplice. Je me vois encore descendant le long d'une paroi, elle est abrupte mais sa texture est douce comme un rêve, ce qui en temps normal nous attendait à tous s'était révélé. Ce dont peut-être les religions nous avaient très justement, avec toute la sagesse des prophètes et des théoriciens, amené à respecter comme la voie naturelle. Or l'homme a eu peur et il est sorti cette fantaisie de son propre cerveau : lui-même qui voulait allonger son existence indéfiniment a œuvré pour sa destruction et alors que je passais à la poussière, lui n'était pas encore réduit à rien mais se détériorait jour après jour sans qu'il ne puisse jamais voir la sortie du tunnel.

Les possibilités de vie

I

Les abeilles salutaires ou Le miel de jouvence

Sitôt qu'une abeille vous pique, vous gagnez dix mois. Faites vous piquez, et sitôt qu'un des membres de votre famille élargie se fait à son tour piquer, additionnez trente jours. Cependant vous devrez admettre que les abeilles se font rares, qu'il faut les chercher loin dans les jungles et les Andes sud-américaines. Les ruines Incas sont de véritables mines d'or à ruches, mais l'accès est difficile en plus d'être énigmatique. Les cours d'eau sont électrisés, aiguisés, les forêts grouillent de morsures et de venins. Faites vous piquer par l'abeille salutaire, elle prolonge l'existence de dix mois et sans conditions. Vous aurez même l'assurance de renaître quasiment neuf suite à ces dix mois, c'est à dire que vous vous serez fait une nouvelle santé, un bain de jouvence, une joie de vivre qui garantira encore davantage de temps gagné.

...

II

Les aiguilles de pin ou La pinède miraculeuse

Vous pouvez ajouter en secondes le nombre d'aiguilles de pin au sol en ce lieu précis [non précisé par l'auteur]. Et établir un fond commun d'aiguilles (ou de secondes) avec votre famille élargie, c'est à dire que ce même nombre d'aiguilles apprécié par un membre de cette famille sera ajouté à votre capital de secondes supplémentaires. Pour qu'une aiguille soit validée en tant que seconde il faut l'avoir embrassée du regard. Est considérée comme telle une vague appréciation de l'emplacement où est déposée l'aiguille elle-même noyée et recouverte par d'autres. Mais si le regard n'a pas perçu un tant soit peu cette masse compacte, le récif d'aiguilles ne sera pas pris en compte. J'ajouterai qu'une aiguille à elle seule si imperceptible soit-elle constitue un nombre vertigineux de connexions cérébrales : la totalité des aiguilles du lieu en question peut donc être mise au compte des secondes supplémentaires relativement facilement.

Se dissoudre (ou se dissiper) dans l'air du temps - Extrait

Était-ce une question d'heure ? De jour ? De croyance peut-être (dans le jour ou l'heure) ? Le train allait partir. Et pourtant les troquets resteraient. Chacun des voyageurs avec. Parfois, le train et les troquets se partagent les mêmes. Se dédoublent-ils pour autant ? On imagine que les consommations d'un café anonyme proche de la gare se dissipent dans l'omni- et la non-réalité quand on s'en va après avoir réglé sa consommation. Peut-être n'en est-il rien (ou pas grand-chose). Nul ne disparaît. Il n'y a pas d'omni- ou de non-réalité, à bien y réfléchir.' Mais on voudrait croire presque. Et c'est pourquoi on tente encore matinalement de s'enfoncer dans un de ces bistros dont l'accueil est d'emblée mitigé, la clientèle d'allure hagarde, la tonalité étouffée. Ce qui saisit encore et toujours la conscience même atténuée qu'on a de telles heures d'absorption, ce sont les paroles prononcées, difficilement audibles, qui se noient dans la lumière orange et les couleurs boisées du débit de boisson.

L'événement est loin de vous. On ne sait pas si le bistro a allumé un poste de radio pour diffuser de la musique d'une autre époque entrecoupée de flashes d'informations mais quoi qu'il en soit, l'événement vous semble loin. Il n'a pas prise sur vous et vous non plus ne sauriez avoir prise sur lui.

Pourtant votre conscience vous dicte quelque chose. Il y a quelque chose à faire, vous en êtes convaincu. Vous ne sauriez dire quoi puisqu'il y aurait là une matière événementielle à laquelle vous n'avez pas accès. Des éléments se trament en vous et prennent la figure des protagonistes du café. Que vous devriez quitter pour prendre le train. Qui vous ressemblerait aussi. Mais vous n'en êtes pas là. Les trains partent (partiront) sans vous. Ce qui emplit tout l'espace de votre réflexion, à l'heure qu'il est, c'est une série de mots qui vous paraissent cryptés. La jeune femme au comptoir qui réfléchit à voix haute (même si elle ne fait que sussurer) en s'adressant à son compagnon sans le regarder :

– Il y en a des bleues et des rouges... Tu ne veux rien ?

L'homme ne répond pas, ce qui apparaît comme une réponse négative. Il regarde sa tasse de café qui est vide. Il y contemple autre chose qu'un fond de tasse. Le jour dont la

durée est clairement fluctuante ce matin. Sa propre pensée qui se déroule sans densité. La question de son amie qu'il ne comprend peut-être pas mieux que vous et se contente d'osciller entre une image de bleu et une image de rouge, images qui se déforment au rythme d'une chanson de rythm'n'blues qui évoque vaguement l'amour, le danger et le sang.

Sans doute cette histoire de rouge et de bleu correspond-elle au marketing des cigarettes dont les gammes de couleurs sont souvent standardisées, le bleu désignant les cigarettes légères, le rouge représentant les cigarettes les plus fortes. Cette codification n'est pas générale cependant. Certaines marques de cigarettes se passent très bien de telles distinctions ! Vous avez en poche votre paquet de N 666 qui garantit l'enfer à votre gorge et vous ricanez en pensant à ce stupide choix (réellement, les bleues ne sont pas moins toxiques que les rouges). Il n'y a pas de raison valable de préférer les bleues aux rouges. La jeune femme qui fait mine de réfléchir à voix haute ne fait, au vrai, que transmettre un message codé dont la clé de transcription est peut-être d'une très grande complexité ou très rudimentaire, au contraire.

Peut-on dire que vous en êtes à votre troisième train de retard ? Il est probable qu'à ce moment, vous ne sachiez plus du tout où vous deviez vous rendre. Vous avez surtout pris acte de la duplicité des échanges qui se nouent dans ce troquet. Le couple d'amoureux s'est installé dans un angle. Ils ont commandé deux cafés allongés (ils s'apprêtent donc à attendre). Un homme au style négligé joue au flipper de façon compulsive. Son attitude très raide et la médiocrité de son jeu indiquent qu'il occupe le terrain pour de tout autres raisons que la seule passion du jeu. Quelqu'un a d'évidence « oublié » une mallette sur un fauteuil. La tasse vide et la soucoupe (on aura probablement commandé un croissant) sont encore sur la table. Il faudrait voir qui prendra la mallette désormais. Vous êtes convaincu que tous ceux qui sont dans ce café ce matin ne sont là que pour cette histoire de mallette, eux aussi.

Le temps ne progresse pas. Un jeu d'acteurs s'installe pourtant. D'un côté un agent des services gouvernementaux qui joue au flipper pour camoufler sa mission de surveillance. De l'autre, un couple de jeunes gens qui pourraient bien être des activistes chargés de transmettre un message crucial (ils seront abattus à la sortie du café). Le rôle du tenancier n'est pas à minorer, par ailleurs. Il est au cœur de tous les trafics d'information, de toutes les combinaisons. Il est peut-être un agent double, triple ou quadruple, quintuple... Il ne sait plus lui-même « pour qui » il travaille. Ses « contacts » le prennent pour ce qu'il est – passeur d'informations éventées qui tente de se survivre en protégeant son commerce par des activités clandestines et contradictoires. Il mourra

dans une explosion au gaz dont l'origine criminelle, bien qu'évidente, ne sera jamais démontrée.

La brume qui enveloppe la perception que vous pouviez avoir de ce début de journée se dissipe progressivement et vous permet ainsi d'attribuer un rôle à toutes les personnes présentes et à celles qui ne font que passer. Le point aveugle de votre reconstitution n'est autre que vous.

Le tenancier, du moins, ne se pose pas trop de questions. On lui communique un message à double-entente : « André vend sa voiture ! » ou encore : « Tu ne connais pas quelqu'un qui pourrait me faire un faux-plafond ? » Il enregistre les demandes qui ne sont pas des demandes mais de véritables instructions, des appels à l'insurrection si l'on en croit la tension extrême qui pèse sur l'endroit. Il les redistribue aveuglément. Ceux qui passent, ce sont les activistes de toutes les tendances possibles, des agents des services secrets, les émissaires de notables régionaux... Lesquels sont encore dupes de la situation ?



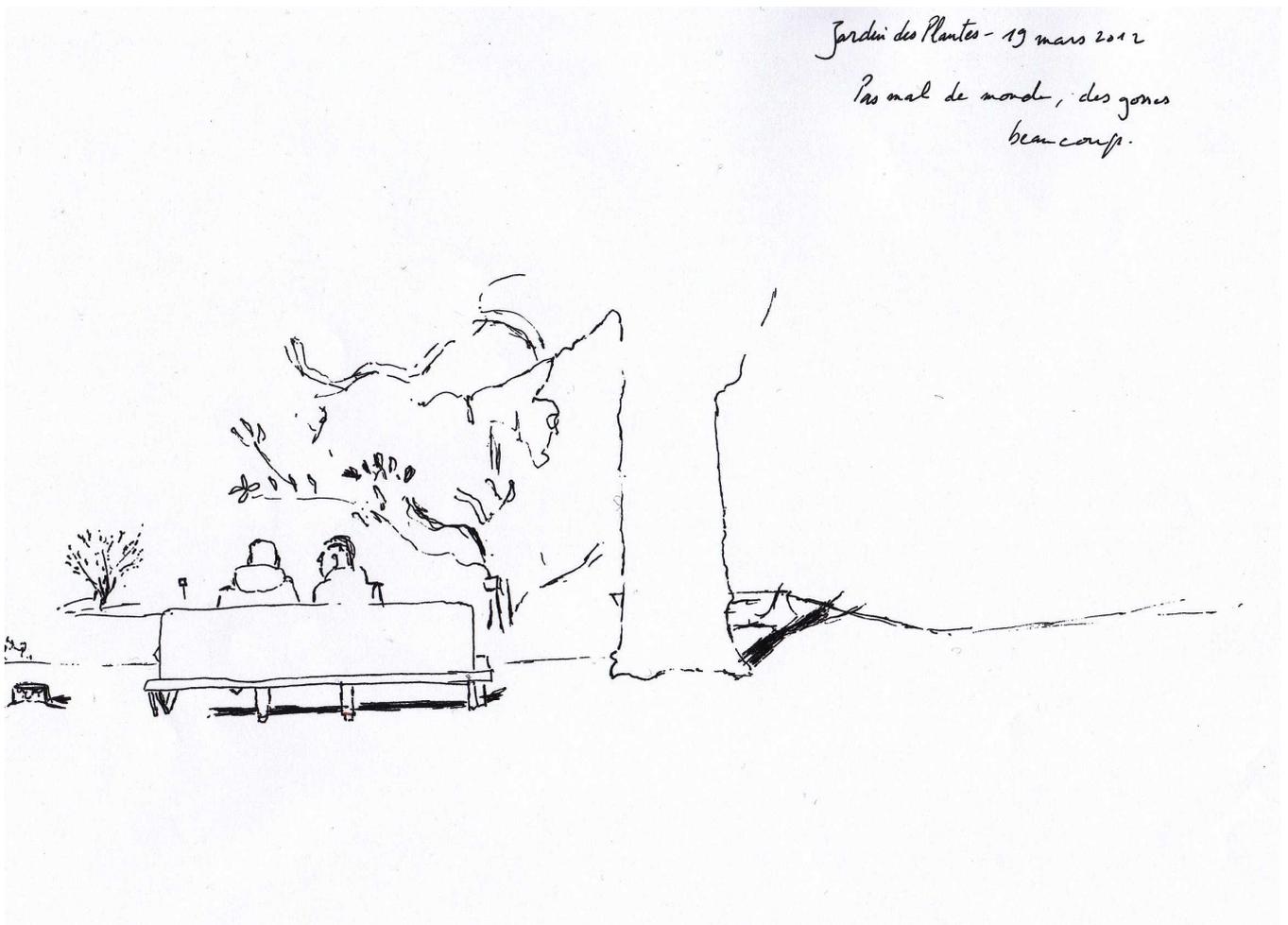
Antonin Veyrac

Jean-Luc

Jean-Luc je te donne le sel
Prends soin de moi envie de manger
La cervelle et l'été
Je creuse encore les parties de mon corps
Devenir soudain qui dit quelques j'ose avant de rentrer
Qui dit ne pas foutre en l'air le robinet
D'eau tiède qui assèche les pores de ma peau
L'eau tiède et l'envie gutturale
Viennent à moi les oiseaux de malheur
Jean-Luc prends soin de mes mains
Les seules que je ne puisse ronger
Elles qui expient le danger à la porte de ma peau
Sur l'ipad ça relâche, ça reprend puis ça relâche
Et la femme homme triste meurt trivialement
Quelle connerie, quelle bêtise de se moucher
La morve sert d'escalier à la bonté
Enfant
Moi
Toi
Lui
Je mélange un peu pour vendre
Et me rends compte que j'ai tout foiré
Jean-Luc je vote j'ai sept cent ans abcès gonflés
Jean-Luc je te prie de bien vouloir t'immerger
Dans mon gros tas de non-connaissance des mots dits
Des mots d'amour que je répète et que je martèle sur mon crâne
Je te prie de dépasser les 15%
Je vomis les femmes aux cheveux blonds pudibonderie mondaine
Je crache dans la soupe et retire les haricots
Bien à toi, bien à toi Melenchon

Sans Titre

Dans l'année qui suivra l'année de nos mille ans
Nous pourrons voguer d'une place à l'autre
Déplacer le ciel et ses apôtres
Regarder la Terre luxuriante au printemps
Nous nous aimerons comme des chiens
... Qui reniflent le derrière du Pape
Je ferai de toi quelque chose de bien
On volera au dessus des étoiles
On s'illuminera devant les gigantesques éoliennes
Satellites. Et la Terre ne sera qu'un petit bout de rien
Seulement un berceau devenu squelettique
A cause de notre surmoi qui, à l'échelle de l'Humanité,
N'aura pas su nous protéger.
Mais le travail de l'intellect continuera
Et on ne mourra plus, se pose la question du Perdu
Mais la question persistera
Sommes-nous petits, monstrueux ?
Plutôt infiniment loin de la chose de Dieu



Christophe Siébert (du collectif Konsstrukt)

Extrait de Nuit noire (ed. Rivière blanche, 2011)

Enfant j'avais un fantasme qui m'a duré des années, jusqu'à ma renaissance, jusqu'à ce que je m'isole et que je quitte la société des hommes. Je l'appelais le fantasme de l'homme dehors, qui approche avec sa hache et qui vient me chercher. Pour me tuer.

La nuit, dans mon lit, juste avant de m'endormir, quand j'étais allongé sur le côté, il arrivait que mon oreille soit repliée sur elle-même et alors j'entendais le battement de mon cœur pulser là, à l'intérieur du pavillon clos, et produire un son granuleux qui rappelait les pas de quelqu'un marchant avec des bottes sur un sol de terre sèche ou de graviers. Ca arrivait juste avant que je m'endorme et à chaque fois je vivais la même scène. L'homme à la hache venait pour moi. D'abord il tuait mon père, puis ma mère, enfin moi. Il défonçait la porte à coups de pieds et de hache, mon père entendait ça et se précipitait, il mourrait le premier puis les coups de haches de l'homme en noir qui pénétrait dans l'appartement faisaient taire ma mère qui hurlait d'impuissance à la vue du massacre. Ensuite il me trouvait, j'étais calme. J'attendais ce moment depuis longtemps, c'était quelque chose de normal, je n'avais pas peur, je ne me débattrais pas. L'homme se tenait enfin devant moi. Je savais qu'à force d'approcher et approcher en rêve chaque nuit un soir il serait vraiment là ; il serait grand, barbu, avec un manteau noir couvert de sang et sa hache gouterait sur le sol. Il me sourirait, ses yeux seraient noirs et magnétiques, il lèverait sa hache lentement, j'essaierais de ne pas fermer les yeux mais je n'y parviendrais pas, sa hache me fendrait la poitrine, j'entendrais l'os craquer, je sentirais couler sur mon pyjama le sang chaud, ça serait fini.

C'est un de mes plus doux souvenirs d'enfance. Ce moment, juste avant de m'endormir, où je prends la bonne position et où j'écoute les pas de l'homme qui approche, calme, inexorable.

Denis Hamel

pattes de mouche pour Linh Nguyen

traduire ton sourire en une parole
qui rassemblerait la sagesse amusée du chat
le ruisseau bienveillant qui serpente
parmi les herbes innocentes

tu as été mon guide
je n'oublierai pas ce moment
tes cheveux me caressaient les joues
quand tu m'emmenais dans les rues de Saigon

j'ai d'abord posé mes mains sur tes hanches
mais c'était beaucoup trop tôt !
l'air chaud et parfumé de Saigon
m'avait fait tourner la tête

ton sourire est un jardin d'éden
les fleurs y boivent le rêve du temps
les papillons se posent sur les pierres humides
sans crainte d'être dévorés

ooo

poème de la codéine

cèle au plus vite le mal
le miel brun d'une âme enfiévrée
prise dans les raies d'un vide lumineux

les livres qu'explose en son centre
la vue rougie d'un opiacé
laisse les lettres se déposer

au fond noirci des tentations
un voile de tissu noir tombe
sur le front pourpre de l'adolescent

couché sur le lit tu revois les arbres
et le sommet des branches incandescentes
comme par le feu des culpabilités

tranche encore le lien qui enserre
ton cœur enveloppé d'orties
et le laisse sombrer dans le sommeil

journal

(après-midi comme il en fut des centaines d'autres)
assis dans la demi-pénombre du magasin 5
mal éclairé rempli jusqu'à la gorge
d'ouvrages de chimie biologie anatomie botanique

les souvenirs composent une architecture cristalline
accompagnée du ronflement des radiateurs
et puis tout disparaît tout s'effondre
englouti par l'hébétude et l'ennui

j'attends toujours le signal qui m'indiquera
que ma vie a vraiment commencé
mais rien ne vient jamais ni amour ni foi ni science
comme un petit Eichmann de pacotille

je me borne à exécuter les directives
la paresse est ma meilleure amie
le dégoût des rituels et hiérarchies me préserve
de toute ferveur religieuse ou idéologique

j'ai eu souvent l'espoir d'aimer et d'être aimé
j'ai eu aussi envie de me faire musicien
puis j'ai enfin voulu devenir un bouddhiste
mais rien de tout cela n'a jamais marché

et au fur et à mesure que ma vie avançait
au fur et à mesure que les occasions ratées
se succédaient comme des bornes le long d'une route
les oiseaux se sont mis à chanter faux

et les visages de mes amis les plus proches
ont commencé à sous-entendre une vérité ignoble
alors on m'a enfermé
et je n'ai plus jamais quitté ma cellule

les drogues prescrites par la psychiatrie
ont fait de moi un sous-homme constipé
sans virilité et sans humour
condamné à visionner des vidéos pornographiques

De l'Inexquis

L'Estudiantine

Un cours qui ne veut pas finir, des passions inconstantes, un désir lointain de connaître ses raisons, ce qui pousse ces gens, alors que leur propos est fini, qu'est ce qui les pousse à s'acharner ainsi. Plutôt que de nous libérer, d'être heureux enfin, de ne plus être désespérés, non, pardon monsieur, non, on continuera bon Dieu, on continuera. Et ce calvaire continue, de loin en loin les minutes s'égrènent, on ne comprend plus rien. Je suis dans un désert, la chaleur m'accable, et les paroles s'éteignent dans le vent, pourtant je voudrais du vin. Ce mauvais texte n'est qu'une épine dans ce dieu de la littérature qui spolie qui accable et qui luit. Excusons nous de toutes nos horreurs qu'elles soient orthographe ou mauvais mots, alors pressons, mais oui pressons amis, c'est la guerre à nos portes, avec ces anglicans qui pénètrent nos bords, ils parlent anglais les fourbes quand nous ne pensons plus qu'à nos aïeux, ils ne disent rien. Ils ne sont pas français comme nous perte des racines françaises, mal pour un bien, regardez l'univers. Depuis 50 ans le roman a presque disparu. Mais il vibre ailleurs, bien loin par delà les mers. Cessons à présent cette haine futile et virons notre cuti. Frappons les caractères, qu'ils soient humains ou lettres. Nous les formerons, nous les recréerons, l'humanité redeviendra Humanité. La vraie, l'élite pourra vibrer, pourra choyer tout ce qu'on a, nous frapperons la haine des médias.

J'écris de mauvaises choses aujourd'hui, je suis mauvais. Je ne sais plus ce que je dis, mon discours est confus, abscons, brumeux, lointain, morne. Mélancolie ne suffit plus à justifier ces mauvais vers, ces mauvaises lignes car ici visiblement, ça ne rime pas. Ça coince, il y a de la crasse dans les tréfonds obscurs de nos consciences futiles. C'est pas la peine de nettoyer, c'est mieux ainsi, la crasse c'est tout ce qu'il nous reste, ça nous prend aux tripes bien comme il faut et il ne reste qu'à vomir pour faire de l'art, pour vous réveiller bon Dieu, les gens, mais que voulez-vous à la fin! Nous voguerons alors, nous irons loin ainsi et ce poème en prose, car il ne peut que s'agir de poésie ici. Ce bateau des âmes nous portera, alors tout cela sera bien, enfin, enfin.

Jérôme Flipo

L'expérience de l'érotisme

Tic-tac-tic-tac-tic-tac-tic-tac

DONG

Plus les dix coups de l'horloge. Il onze heure. Il est l'heure.

Il est assis sur une chaise près de la fenêtre.

En Flandre, les fleuves s'écoulent – comme ailleurs – vers la mer. Un fantôme (ou une marionnette) drapé dans le courant d'un fleuve, s'écoule pareil à la feuille d'un arbre. Hier, la brume s'est levée. Le soleil rougeoit quelques briques des maisons et transperce les tuiles. Un homme a dû partir à l'hôpital à cause d'un rayon tombé sur son crâne comme la poutre d'un toit. Cet homme, c'est un jardinier qui parle français. *Oh magnifique !* Et le fantôme (ou la marionnette) étranger à ces plaines, ces briques, ces tuiles, ces maisons, ce soleil, s'écoule pareil à la feuille d'un arbre.

Or

C'est le printemps :

La feuille est verte et bourgeonne à peine. C'est un enfant qui l'a jeté au travers de ce fleuve, un enfant de la ville et désœuvré comme elle. Le jardinier, désœuvré comme la ville et comme l'enfant, bêchait la terre d'un parc public.

Or

C'était le printemps

Et les jambes des filles bourgeonnaient, blanches, pures et bronzées au soleil de mars, sur le gravier du parc. Elles marchaient ; les muscles saillaient sous la chair fine. « *Oh magnifique !* » s'exclamait le jardinier, « *magnifique !* » et il s'arrêtait toujours un moment devant le spectacle extraordinaire du printemps qui bourgeonne. Jusqu'à ce qu'un rayon lui tombât dessus, qu'il allât à l'hôpital, qu'il perdît la vue, qu'il perdît ses bras, qu'il perdît ses jambes, qu'il devînt fou. La Flandre pleure dans son dos. Et le fantôme (ou la marionnette) s'écoule dans le fleuve, étranger au malheur, au fleuve et aux filles.

Il ira vers la mer et, sans jamais l'atteindre,
Il se fond peu à peu dans le courant du fleuve.

Fondre au soleil et dans le fleuve.
Fondre au fleuve et dans le soleil.

Qu'il pleuve, qu'il pleuve, ah qu'il pleuve !

Il partirait dans le désert. *Oh magnifique !* Il voudrait suivre le soleil autour de la terre avec son âme de brouillard, mais il reste condamné comme un jardinier fou dans un lit d'hôpital, le soleil dans la tête. Faisons le tour du parc. Faisons un tour au parc rendre visite aux amoureux.

Chassons le cerf dans la forêt,
Chassons-le ! Chassons-le !

L'amour n'existe pas. S'être assis sur une chaise et fondre par la fenêtre en attendant la nuit, la nuit maîtresse de mes nuits – le corps subtil et ferme de la nuit flamande. *Oh magnifique !* S'exclamait un jardinier, débordé par le printemps. La Flandre est belle – érotique – et maîtresse de mes nuits. Le fantôme du jardinier, marionnette à l'hôpital a fait l'amour avec les pieds de l'infirmière blonde, entre les jambes de la Flandre. L'amour n'existe plus. Ne reste qu'un soleil – unique soleil autour duquel on tourne, on tourne sans cesse. L'amour n'est plus. Ce matin, c'est un faux soleil qui s'est levé. Voici donc l'érotisme, l'érotisme traître de la Flandre. Le fantôme tête le sein de la mère lointaine. Il étouffe de plaisir et du lait coule sur ses jambes. Le fantôme s'écoule dans le fleuve pareil à la feuille d'un arbre. L'érotisme, l'érotisme, on le verra couler comme un corps dans la nuit ; un faux soleil dans le ciel bleu strié de blanc par des avions sans ailes. *Oh magnifique ! Mmmagu'nifique !*

Je ne suis qu'une marionnette.
Je suis le traître de moi-même.

La Flandre – à mes oreilles – me montre ses jambes, elle prend mes cheveux et me pointe une église dans le ciel : « Kijk de kerk ! »

DONG

Plus onze coups de l'horloge – plus graves, plus graves. Midi : je ne fais rien exprès. Je ne suis qu'une marionnette. Je sens son poing dans mes cheveux, sa force et la peur immense que je lis dans ses yeux. La Flandre pleure. Je me lève pour elle et je me couche pour elle et je m'enfonce la nuit dans un lit rose et doux.

Je ne suis qu'une marionnette.

Or
Ce sera le printemps.

Pourquoi suis-je triste ?

Flipo. Gant lundi 5 mars 2012

Anton Karmazoe

Ne plus dormir

Le néant face à face
Ce vaste trou où les affres s'entassent
il en remonte toujours comme une longue chaîne
de mots et de pénombre
tirant depuis le fond du puits vers la lumière
le frémissement toujours plus dur d'une pierre frappant le vide
des visages en prière
et l'arc tendu de nos doigts dans l'espace
agrippant d'immatérielles poignées

J'ai forcé une porte au fond de ma mémoire
Les draps se lisent à l'envers
et des bouts d'univers
crèvent de froid dans une baignoire
quelque part sous la terre
On a fini de rire

Je ne sais plus vraiment ce que mon corps veut dire
ni ce que je voyais
quand j'effleurais du bout des ongles
cet embryon d'amour cette fausse-couche

Et cette main sur mon cou qui me tire
des lèvres dénouées qui ne veulent rien dire
À tâtons des enfants recherchent la sortie
la cendre étouffe les clôtures
Mieux vaut ne pas savoir ce que l'ombre murmure

La nuit
quand il n'y aura que quelques moignons de lumière
et puis le bruit des trains sur les charpentes secouées
J'aurai la gueule de je ne sais quel paysage
avec une route barrée
on y aura dressé vingt ou trente pièges à loups
et des brasiers éparés
pour que les fous me voient
de loin
balancer mes grimaces comme un enfant qui joue
à poil sous les arcs-en-ciel cacochymes

Je me cache
Je suis ce chien perclus et veule
embusqué
enterré
tapi dans les tunnels mouvants de la mélancolie
pétrifié dans la honte de son propre enlèvement
ou plutôt
dans l'attente
d'on ne sait quoi d'on ne sait qui
venu d'en haut
ou bien de quelque chose semblable à la lumière

C'est la nuit
rouge
et sale
comme la dent qui défend la gueule de la panthère

c'est l'éveil

Le soir j'ai sur la peau collés des chats-huants
des lézards
oiseaux verts qui dérobent leur lenteur aux fusées
Et qui me mènent
fumants, nus, crevants de nirvanas jaunes ou noirs
partout où l'air s'infiltré encore

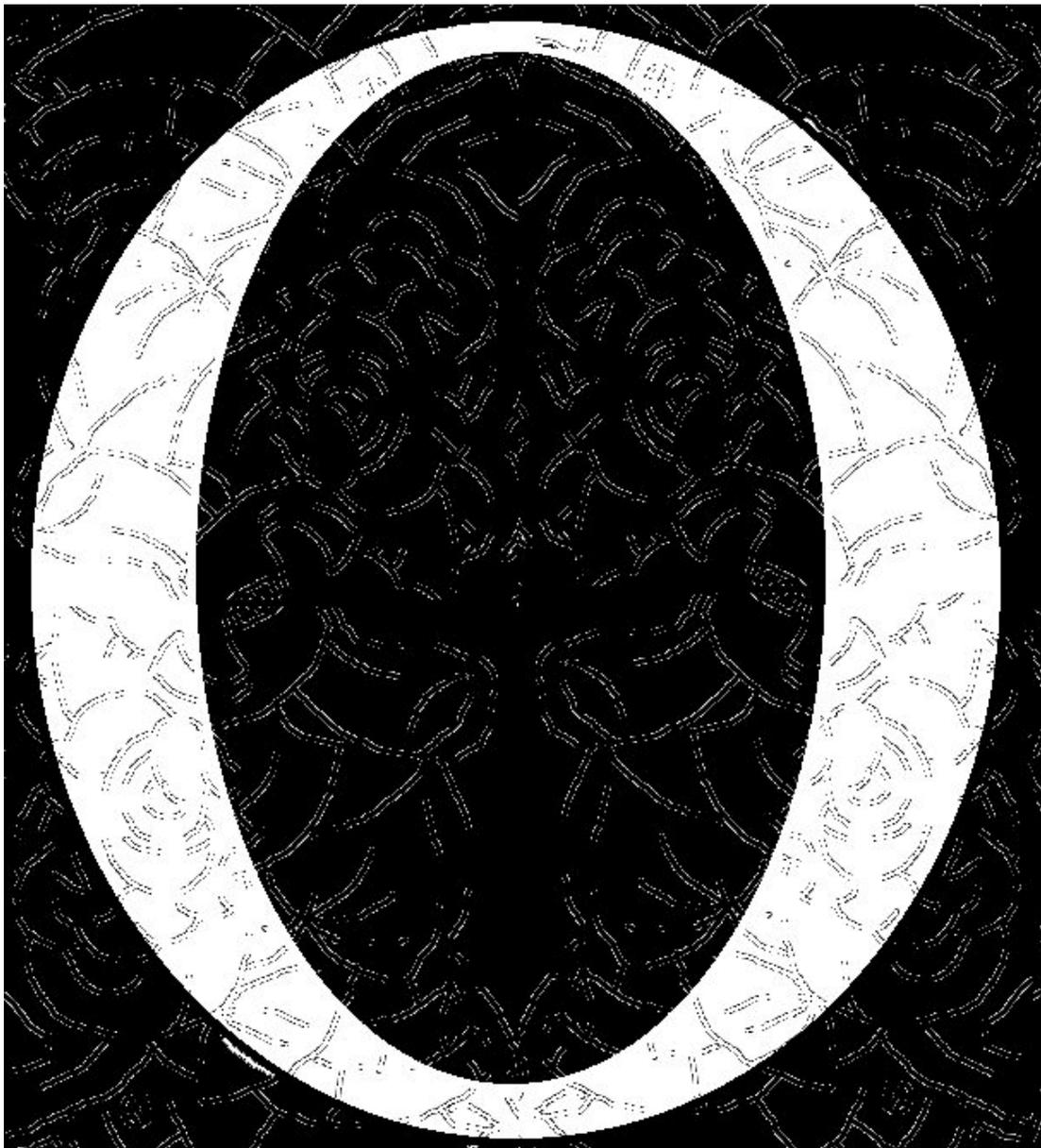
Tièdes profondeurs rampantes des puits claquant des dents
tièdes profondeurs vibrant d'un halètement nouveau
au fond desquelles je funambule
le visage ondulant de processions silencieuses et rouges

c'est l'éveil
et vers la mer
lardée d'hameçons rêvant aux lunes prisonnières
on sent battre ces mains amputées des ténèbres
qui m'appartiennent

L'immense et l'infini
là-haut
se défenestrent
c'est l'éveil
lucide

mais funèbre
qu'on entend
c'est la chute ...

... je ne peux plus passer
comme un iris crevé au travers du black-out
je ne peux plus passer
ma vie
à respirer des lézards par la bouche
la tronche enfouie dans une mare de lucioles
c'est fini
maintenant que les câbles se touchent
c'est en moi que je puiserai la force de faire enfin s'écrouler l'aurore
et d'embrasser
dans l'insomnie les fantômes et les corps.



Ceci n'est pas une pipe

O pipe divine :
Douceur humide et régulière
Pour le mât empesé,
Ingéré par la, d'un doux lierre,
Langue qui sait oser

O pipe revêche
C'est merveille que quelques dents
A brillance irisée !
Car l'imprévu, preuve d'ardent,
Est toujours avisé.

O pipe royale !
La soumission volontaire
Des yeux magnétisés
Par ce phare qui n'a de terre
Vaut bien tout Elysée.

O pipe soudaine
Glissant des lèvres au bas-ventre !
Accident embrasé ?
C'est une flamme qui m'éventre
Par sa pointe évasée.

O pipe glissante
Et motion neuve de nos astres !
Deux substances une visée !
Je prie le ciel rasé
Qu'au grand jamais l'on ne me castré !

O pipe duelle !
Qui me dit : « Tu joues un jeu ? »
Sache qu'à m'amuser
Moi ne songe pas. Car je
Sais qu'à vit, langue usée
O pipe duelle

Pierre Saunier

Un grand mage

On ne va pas vous la refaire : c'était un petit fonctionnaire - mettons un employé de bureau, peu importe duquel - qui n'était pas sans ignorer qu'il possédait à l'état latent de formidables pouvoirs, mais qui prenait un malin plaisir à ne pas les utiliser - pouvoir de foudroyer du regard son patron, pouvoir de faire naître un incendie dans son immeuble, pouvoir de se métamorphoser en panthère, etc. C'est donc l'histoire, la fameuse histoire, du grand mage des villes avorté. Ceux qui la connaissent ne s'étonneront pas du portrait enluminé qui va suivre - pour les autres, je ne sais pas - mes maigres pouvoirs ne me permettent pas d'accéder à ce savoir.

Son nom - c'était peut-être bien un malheureux hasard de l'alphabet - et sa naissance - peut-être bien un hasard heureux de spermatozoïde. Jusque là, rien que de très banal, d'infiniment humain. La suite l'est moins. Dès l'âge de trois ans, il éprouva l'art de se cacher dans les endroits les plus voyants - cage d'ascenseur, bac à sable, boulangerie - il lui est même arrivé d'aller se réfugier droit sur les genoux torves de sa mère. A six ans, il commença à échafauder un langage unique, personnel, fait de malédictions et de souffles coupés. Il se retint d'envoûter pour la première fois une petite brute de l'école primaire qui avait comparé sa tête à un ballon de foot crevé. Il faillit au collège charmer sa professeur de latin - il aurait pu soigneusement composer ce poème galant mêlé de Virgile et des voix lointaines de poètes oubliés. A l'âge de 16 ans, c'est une colonie de vacances entière qui réchappa de justesse à une pluie de sauterelles et de calamités. Bref; sa grande passion était la ballade contemplative des rives de la Seine, et de la rue Saint-Denis. Tant de laideurs et de beautés tournaient dans sa tête en formules inédites, ultra-rimbaldiennes. Il ne se suicida pas : il aurait pu, en se sacrifiant, assainir et guider la race humaine pourtant.

C'est l'un de mes meilleurs amis qui l'ignore - quand je me sens agréablement porté par le vent. J'avais prévu de lui acheter un sceptre à l'occasion d'un non-anniversaire, l'an dernier - mais je me suis ravisé : il l'aurait sans doute pris comme une injure, et puis il m'aurait fui alors. Je le suis de loin. Je le vois marcher de sa démarche de faux avorton, lorsqu'il rentre chez lui. Je pourrais presque l'entendre communier avec la musique répétitive de la rame de métro. Dans mes plans, il éclot enfin à la vie et transforme la ville de fond en comble - enchevêtrements d'architectures spatiales, de bureaux fédéraux de régénération spirituelle - il y aurait aussi le projet de fabrication d'une monnaie dont l'accumulation entre les mains d'un homme signerait la perte - à moins que ce projet n'ait déjà vu le jour ? Qui suis-je pour oser le lui demander - pour oser l'*aborder* même ? La seule chose dont je suis certain, à ce point de mon préambule qui se mord la queue, c'est qu'à son enterrement, je serai le seul à le pleurer. Que je serai le seul. Que tous les autres les autres l'aurent loupé, ne l'aurent pas vu passer comme une comète éteinte sur la surface de la terre, ce grand mage.

Laure Miroir

Sélection de Rêves

Rêve 1 (2005)

Je me rends à la Fnac, dépose mes souliers sous la caisse avec les autres, déjà nombreuses à y être entassées, puis gravis un grand escalier en bois, haut et poussiéreux, plein d'échardes, et découvre la présence d'une secte sur la mezzanine. Tous les êtres me tournent le dos, assis en position de yogi sur des tatamis. Ils ont des scarifications sans la moindre trace de sang sur tout le long de leur dos. Soudain, je pars sur un brancard de coton blanc car ma paupière gauche est en train de tomber. Je subis une opération sans anesthésie, ne ressens aucune douleur et m'en tire avec trois points de suture ainsi qu'une légère marque violette au-dessus de l'œil, qui se confond avec mon maquillage.

Rêve 2 (2006)

Rêvé que j'étais une sirène et que je perdais ma queue.

Rêve 3 (2008)

E., A., P.-G. et moi-même sommes en cavale en Serbie. Nous fuyons, poursuivis et entourés de chèvres, coqs, poules, dindons, jusqu'à parvenir à l'orée d'un bois. Nous nous asseyons en cercle sur des rondins de bois et buvons une mixture locale décapante à base de vinaigre de noix.

Rêve 4 (2009)

La Vénus de Milo entre à trois reprises dans ma chambre, par effraction, sur des roulettes.

Rêve 5 (2009)

Déménagement dans un grand appartement à deux pièces, spacieuses et lumineuses. Baie vitrée et bow-window. Paysage entre Matera (Italie) et Zacatecas (Mexique) que j'aperçois lors d'une promenade en ville avec P. et J. Ce premier me déconseille fortement de m'y rendre (c'est la « zone »). On devine un grand dôme rouge-orangé (une mosquée ?) dominant tous les autres toits. De retour à l'appartement, il faut passer le lit par la fenêtre.

Rêve 6 (2009)

Grand entrepôt. Kafka.

Rêve 7 (2009)

Une pièce remplie de fleurs séchées, du sol au plafond. J'avance, reçois une pépite de feu, puis plusieurs étincelles. Ma maison brûle... Par voie fluviale, je me retrouve dans une ville extraordinaire, que je pense être Saint-Pétersbourg à cause de ses clochers, mais qui serait en réalité, d'après mes parents, Naples. Elle ressemble aux temps des Expositions Universelles.

Nous nous promenons en foulant ses pavés. Certains bâtiments sont en forme de montgolfières, le tout dans des tons jaune doré.

Rêve 8 (2010)

Escale dans ville (traqués ? course-poursuite). J. et moi laissons notre moto à un petit homme de la station essence afin qu'il la répare (car pneus explosés, comme ceux d'autres véhicules → fuite ? souvenir de traces bleues pendant le phénomène).

La ville se trouve être Bari (Italie), que je connais bien. J'en profite pour la faire visiter à J. et lui demande s'il préfère voir la vieille ville ou la mer. Il nous faudrait prendre le bus. Finalement, la côte est juste derrière nous, à quelques rues de là. Je suis attirée par une grande et superbe église orthodoxe sur une colline proche (Saint-Nicolas, déplacée dans la vieille ville ? inexactitude géographique), mais J. me tire par le bras et m'indique des installations sur notre droite, je pousse un cri : une foire internationale d'art contemporain ! Il y a du Basquiat. Plus tard, nous revenons récupérer la moto réparée et je me fais tatouer une immense femme nue sur tout le bras droit. Je songe ensuite à mes cours de danse classique, en tutu : comment vais-je faire pour la dissimuler ?

Rêve 9 (2010)

Il pleut des cils.

Rêve 10 (2011)

Petite croûte qui s'écaille.

Rêve 11 (2011)

Bataille. Lentille d'eau.

Rêve 12 (2011)

Dornomyl. Hôpital. Églises décrétées fermées l'été.

Rêve 13 (2011)

Je tourne dans un film japonais. Il s'agit d'un peuple en guerre contre les Perses. Je combats des heures durant avec un homme (vieux costume, jupe-carapace, comme un samouraï) dans des dunes. Un couteau tranchant dans chaque main. Beaucoup d'effets spéciaux, de voltige dans les airs (cf. *Les Cendres du temps* de Wong Kar-Wai). Nous nous étripons mutuellement, mais aucun de nous ne meurt. Quelques groupuscules isolés au loin, peut-être le reste des soldats. Le sable fausse les distances.

Casimir Kubiak

Prophétie

Je ne vous appellerais pas mes frères, ni mes amis, ni mes ennemis
Je verrais en vous tout ce qu'il y a d'homme
J'oublierais la logique, le ton et la forme
J'ignorerais tout : devant vous je serais d'abord le dernier des idiots, et certains riront de moi,
mais je ne ferais pas de distinction
Je serais pareil à un symbole illuminé par le soleil
Je parlerais depuis votre coeur sans espoir et vous me comprendrez
Vous m'entendrez comme un chuchotement parmi la foule
Je ne parlerais qu'une fois
En peu de mots
Si bas qu'ils raseront la terre
Et feront s'élever le sable

La magie de la nuit
Qui tombera sur les dolmens
Les trèfles l'herbe étrange les croix enracinées
Dans l'église abandonnée l'orgue jouera
Sur l'autel un glaive brisé
L'orgue fera chanter les anciens dieux
Incarnés dans la chair
Morts et ressuscités
Pour l'homme qui croit et ne croit pas
Pour l'homme qui a choisi de vivre et de faire vivre
Dans le manteau divin
Dans la parure céleste
La lumière impossible
Fier de son éternité
A rendre jaloux la mort
A rendre paisible le loup
L'homme sera le dernier des rois.

Chanteuses

Elles respirent et chantent par mouvements saccadés, tellement fort que l'on ne s'entend plus penser. A leur chevet prenons le temps, que dis-je, il devient urgent de tâter leur pouls et le sommet de leurs crânes. Les synapses en sont désarticulées. Sont-elles encore vivantes ? On les voit et on les entend par écrans interposés s'abrutir de médicaments de toutes sortes, antipsychotiques, anxiolytiques, somnifères, être tabassées, bref leurs couronnes d'épines. Leur Figure universellement affichée par une armée de paparazzis, la Figure de la mort de l'esprit. Oublié l'esprit nous sommes simplement un corps que l'on enfile comme un pyjama. Leurs existences comme un chemin de croix retranscrit en direct dans les médias. C'est devenu le travail du journaliste de nous les faire croire à demi-morte et de nous les ressusciter après un troisième jour. Traumatisées par la célébrité par la cocaïne et l'alcool. Déviérgées par le producteur, un avorton maqué avec le diable, elles tapinent pour le compte de la modernité. La Grande Prostituée fait l'amour avec un dragon pendant que l'homme aveugle cherche toujours des figures du Christ. Suivons ces stars, ces légendes contemporaines, dans des couloirs de boîte de nuit pour savoir comment se détruit leur jeunesse. Les jeunes filles ne portent plus de fleurs dans les cheveux mais se les lavent tous les jours. Grandes prêtresses du vide et du rien, étendards qu'elles arborent sur leurs poitrines nouvellement refaites. On regarde MTV comme si on faisait catéchisme, sans le sacré et le profane partout. Miley Cyrus, Britney Spears, Rihanna, Beyonce, Lady Gaga... Leurs noms mêmes témoignent du règne de l'absurde et de la laideur des idées contemporaines. Leur physique type, toujours plus blanches, toujours plus lisses, incite à la pédophilie, la rendant acceptable pour un temps elles trémoussent leurs derrières le long de nos âmes mortes. Pornographie : on imaginera le vieux père, le patriarche, le cadre américain se masturbant sur un ersatz de sa fille. La modernité c'est l'illusion du bruit perpétuel alors qu'en définitif il ne se passe rien. Un gros plan d'un clip de RNB et c'est l'œil de Dieu qu'on a arraché tombant lentement hors de son orbite, à peine retenue par un nerf optique. Pornographie encore : tu regardes mais tu ne touches pas. C'est bien la puritaine Américaine qui nous livre sa désolante philosophie. Une créature qui sert à vendre quatre sous le magazine. Vendez, vendez, soyez prêt à tout pour vendre. Pauvres poupées de chiffons, mers à boire, divertissements pour pauvres. Vous croyez incarner la liberté de la femme mais vos mains sont enchaînées par vos contrats, et le mac aura toujours assez d'imagination pour vous entraîner dans sa chute. Allons, creusons plus profond. D'où sort le pouvoir de ces succubes, qu'est ce qui rend leur musique écoutable ? De l'argent et de l'ennui, mais pas seulement. De quoi parlent-elles, qu'expriment-elles ? Warhol, l'apôtre du néant, avait tout compris avant tout le monde. La célébrité est l'or de ce monde, le saint-graal. Nous voulons être des images, non plus des hommes, mais de simples images d'hommes. En somme, nous voulons être morts, nous ne cherchons plus à être mais à paraître. Et les chanteuses d'aujourd'hui, brillantes étoiles, chantent des instants de mort. Elles chantent ce qu'une société malade leur demande de chanter. Sa mort.

